

ANISH KAPOOR SHOOTING INTO VERSAILLES

Château et jardins de Versailles/9 juin - 1^{er} novembre 2015

Julia Kristeva

Le Grand Palais l'a accueilli en 2011 dans le cadre de Monumenta (1), Versailles le reçoit cette année pour une installation de ses œuvres dans les jardins. Mais en regard des perspectives d'André Le Nôtre, des fontaines et des pièces d'eau, du marbre de la statuaire et des miroirs de la galerie des Glaces, Anish Kapoor a conçu une exposition monumentale et cosmique. Julia Kristeva, qui vient de publier *l'Horloge enchantée* – roman dont de nombreuses pages évoquent « Versailles à l'aube des Lumières » – l'a rencontré. Elle nous livre son analyse de cette œuvre aux confins de l'abjection et de l'horreur.

Du 9 juin au 1^{er} novembre (commissariat: Alfred Pacquement).

■ Dans un obstiné processus de formation et de déformation, Anish Kapoor fabrique des « objets incertains », fragments et *in-betweens*, cubes troués et miroirs vides, démembrements, *destructive happenings*. Son intention : « Être enceint » [When I'm pregnant] de quelque chose comme l'expansion cosmique ; son ambition : « Créer quelque chose de totalement effrayant. » Et faire oublier « la main, surévaluée, de l'artiste », puisque « la clé réside dans l'intention ».

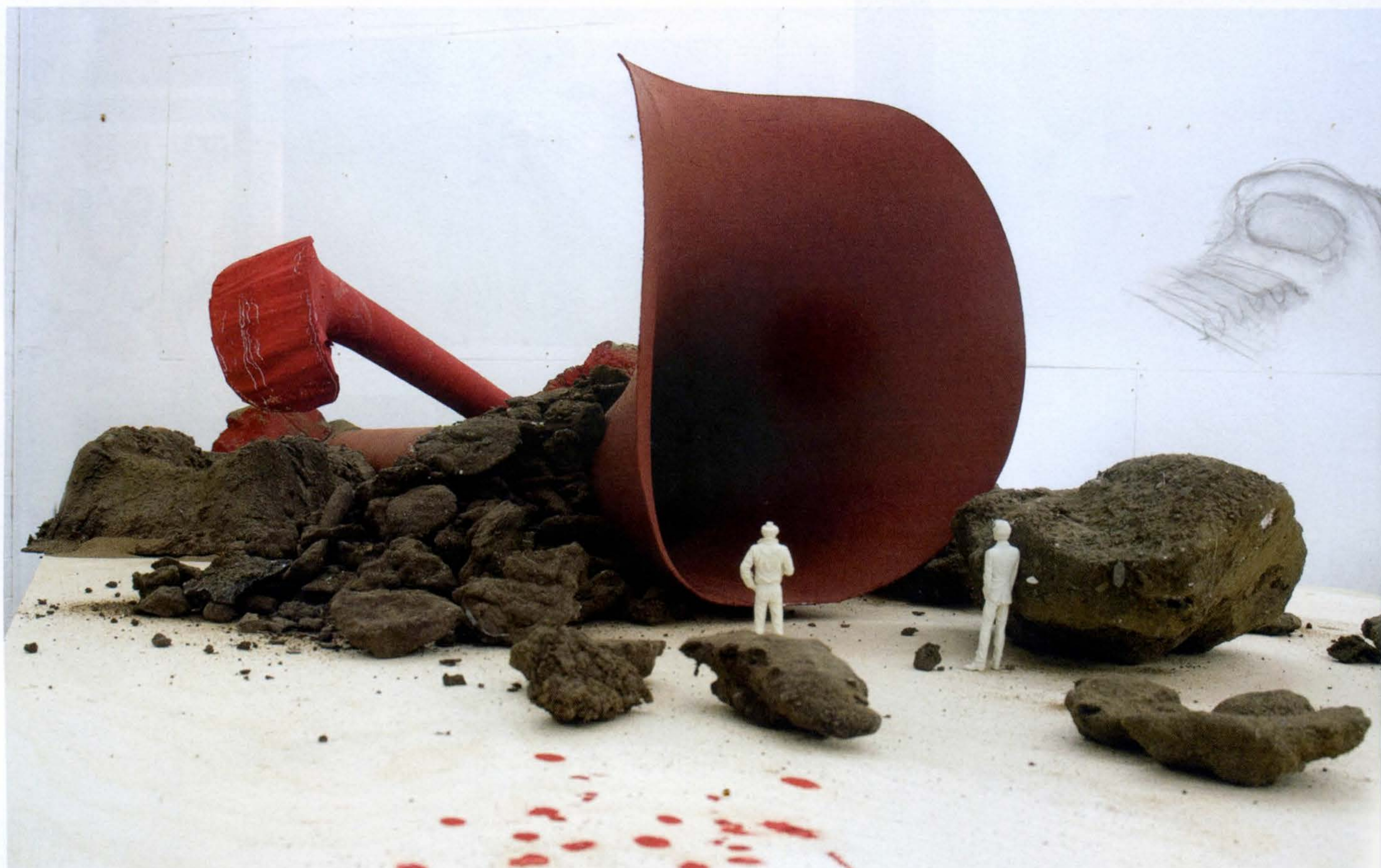
Le monumental *Léviathan*, exposé au Grand Palais en 2011, ne m'avait pas effrayée. Plutôt diluée, avalée, résorbée dans les membranes translucides d'un utérus gonflé. Embryon, fœtus, bébé(e) qui tarde à naître ? Jonas ? Job ? Pinocchio ? J'avais alors rencontré Anish Kapoor.

Tous les spectres réveillés par ses installations s'abritent dans cet artiste qui pense avec les yeux et la peau. Anish abolit les cadres et déforme les contraintes, Kapoor est généreux et tout en dedans de lui. Il évoque mon essai sur l'abjection dans l'art contemporain, entre autres. Non sans souligner, fin sourire, qu'il n'aime pas l'abstrait, le conceptuel, le narratif, le théâtral... La rencontre dure encore, elle recommence à Versailles.

UNE SCÈNE PRIMITIVE

Ah, Versailles... ce « grand mot rouillé et doux », qui chatouillait la jalousie mélancolique de Proust, cette île enchantée, « vaste et mathématique, réfléchie et canalisée », célébrée par Philippe Sollers... À mes yeux, d'après mes sens, en

s'emparant du site, c'est une *scène primitive* qu'Anish Kapoor met en scène. Un *accouplement*, « chaste et hideux » (Lautréamont), accueille le visiteur-participant. Exubérante dépense d'énergies, furieuse affinité de la vie avec la mort, gestation au cœur même du carnage : l'exposition heurte, blesse, mais ne brutalise pas. Effrayante, en un sens, car Anish Kapoor ne renonce pas aux pouvoirs de l'horreur. Mais cet hymen, violemment provocant parce que désiré, pulse d'aveux intimes ; il étale des secrets profonds et aspire à une rencontre sublime. Versailles, condensé fastueux du pouvoir et du goût « à la française », s'en trouve remué, questionné. Une invitation à retrouver le fil rattachant notre histoire culturelle et politique à la modernité la plus



cassante. Pour que la fameuse « identité » ne soit pas un épouvantail au service des fondamentalistes, mais demeure « un grand point d'interrogation », une inlassable mise en question.

ÇA SAIGNE AU JEU DE PAUME

Shooting Into the Corner, installé dans la salle du Jeu de paume, où naquit la démocratie française, révèle l'intention historique de Kapoor : rendre palpables l'assassinat, la mise à mort, la diffusion de la mort dans la vie. Sans jugement politique ou moral. Révolution, Terreur, guerres nationales, puis mondiales, génocides, Shoah, massacres interreligieux, interethniques, la modernité n'arrête pas de saigner... Cela mérite d'être rappelé, ça fait mal... au refoulement. Entre deux murs blancs, la matière granulée du sang qui éclabousse un coin bouillonne comme une hémorragie qu'aucune politique ne parvient à stopper. À moins que ce ne soit une chair vivante qui palpite, un pli écorché, vulve violée, charogne, placentas, menstrues, des fleurs... Aucune femme dans *le Serment du Jeu de paume* de Jacques-Louis David... Il était temps que le féminin revienne, qu'il éclate.

Les pigments servent à sculpter les *in-betweens*. Pour faire « bou-

ger » le public « vers l'intérieur », Kapoor compte sur ses monochromes, le rouge, « central » ; avec le jaune, il vire à la lumière ; le bleu et le noir. Et leurs nuances gris-crème, rose-grenat. Les couleurs révèlent la peau et la rendent irréaliste ; elles peuvent la sculpter pour que les « objets incertains » s'« engloutissent dans l'être », l'espace se vide, le regard du regardeur le remplit de son intimité insoutenable... L'Histoire transite alors par une expérience charnelle qui nous porte d'abord à la solitude et, pour finir, à la réconciliation.

UNE SALE INTIMITÉ

À André Le Nôtre (1613-1700), ce génie qui « ne cherchait qu'à aider la nature » (selon le duc de Saint-Simon), Anish Kapoor lance un malin défi. Un *Dirty Corner*, ce tapis vert menant du parterre d'eau au bassin d'Apollon ? Colonnes brisées, gravats et ruines, et une corne géante qui ouvre vers nous sa gueule rapace. Le sale tuyau aspire-t-il à siphonner la géométrie raisonnée ? Gorge haletante. Oreille insatiable. Orifice excité : mâle ou femelle, derrière ou devant ? Œil d'une caméra, peut-être, qui s'est trompé de pigment, rouge au lieu du noir habituel. Une antenne, en définitive, qui incurve l'infini des sens et du non-sens vers

nos chairs informes de promeneurs fatigués. Et nous appelle à une transcendance physique, du fin fond de nos sales intimités en ruines.

Mes stations préférées sont les lentilles géantes, les deux *Sky Mirrors* devant le Parterre d'eau et le fascinant *C-Curve* qui bouclent l'infini de la lumière dans la présence du MAINTENANT. J'aime ce temps vertical qui ne s'écoule pas et que seuls les humains possèdent, constatait Albert Einstein, déçu que la science l'ignore.

Cette capture de l'expansion cosmique en une pièce fabriquée par l'homme, je l'ai découverte récemment au Cabinet des pendules de Louis XV, dans une fabuleuse horloge. L'astronome-ingénieur Claude Siméon Passemant (1702-1769) a présenté, à l'Académie des sciences en 1749, cette « pendule astronomique », programmée pour donner « l'heure universelle » jusqu'en... 9999. J'en ai fait l'héroïne de mon roman *l'Horloge enchantée*. Pour la kabbale, le chiffre 9999 évoque aussi bien la fondation, l'union du masculin et du féminin, que la dissolution, voire l'apocalypse. Alors que l'Ancien Régime commençait à s'écrouler, comme notre monde aujourd'hui, l'automate androïde – mais sans bras ni mains ! – de Passemant repliait l'infini du temps

cosmique et le redescendait dans le présent des courtisanes cérémonieux à la galerie des Glaces. Une intention similaire préside aux *Sky Mirrors* et s'arrondit dans la splendide *Curve* sans bras ni mains elle aussi...

UN NÉANT PALPABLE

Au bord du bassin d'Apollon, avant le Grand Canal, on bute sur *Vortex*. Le vertige se fait ici souterrain, car ce n'est pas qu'un trou tombal. Il impose la dimension de l'invisible, du vide, de la non-étendue. Questionnement que partageait la physicienne Émilie du Châtelet (1710-1749), autre héroïne de mon roman. Cette icône du féminisme méditait sur la nature et la propagation d'une substance qu'elle appelait « le feu », une « matière étrangère » car « sans étendue » et d'une « énergie passive ». Nos chercheurs modernes y déchiffrent la matière noire et les énergies sombres, notions auxquelles Anish Kapoor fait écho,

Page de gauche/page left:

Maquette pour Versailles (*Dirty Corner*). 2014. (All images © Anish Kapoor, 2015).

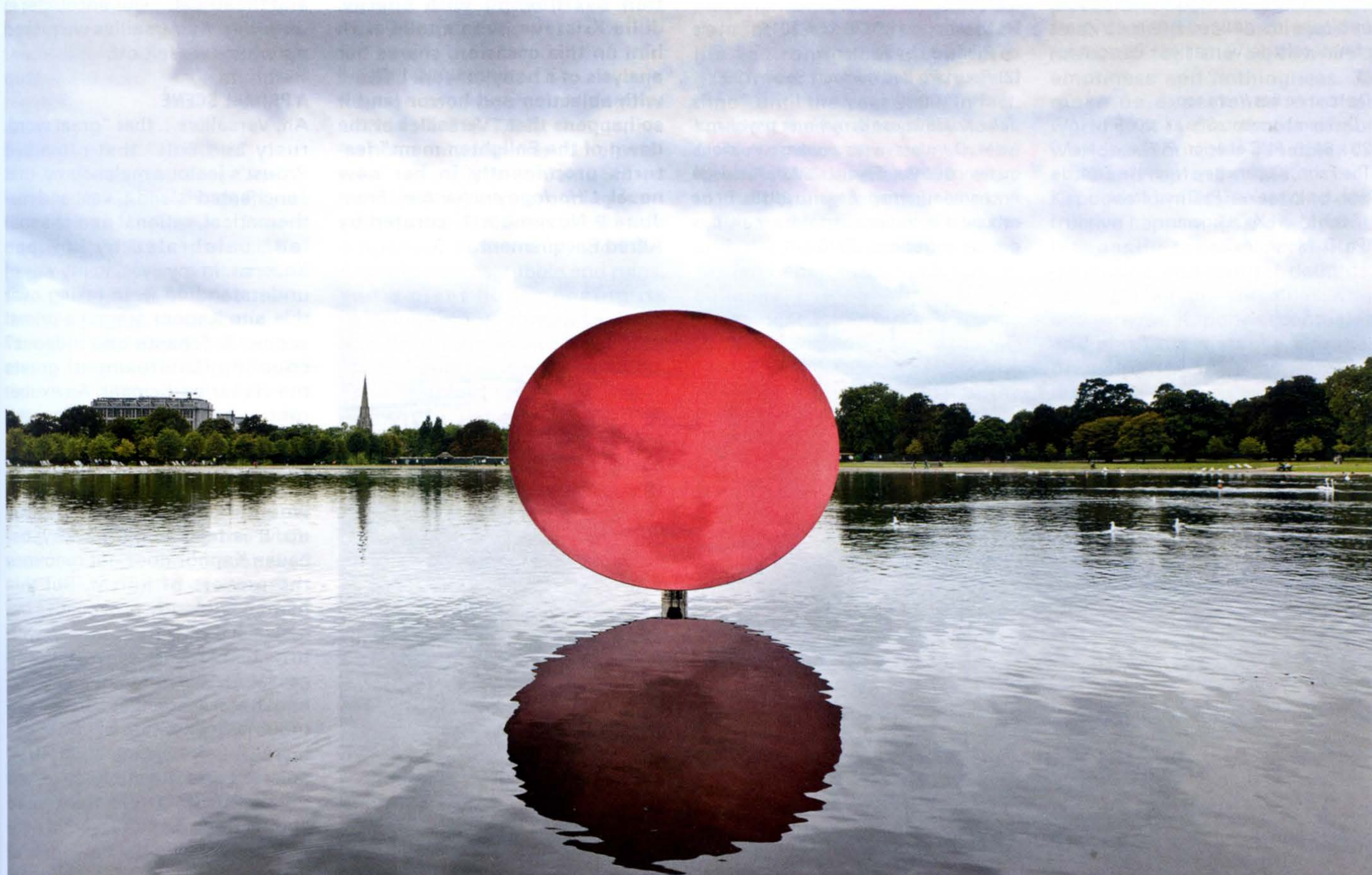
Model for Versailles

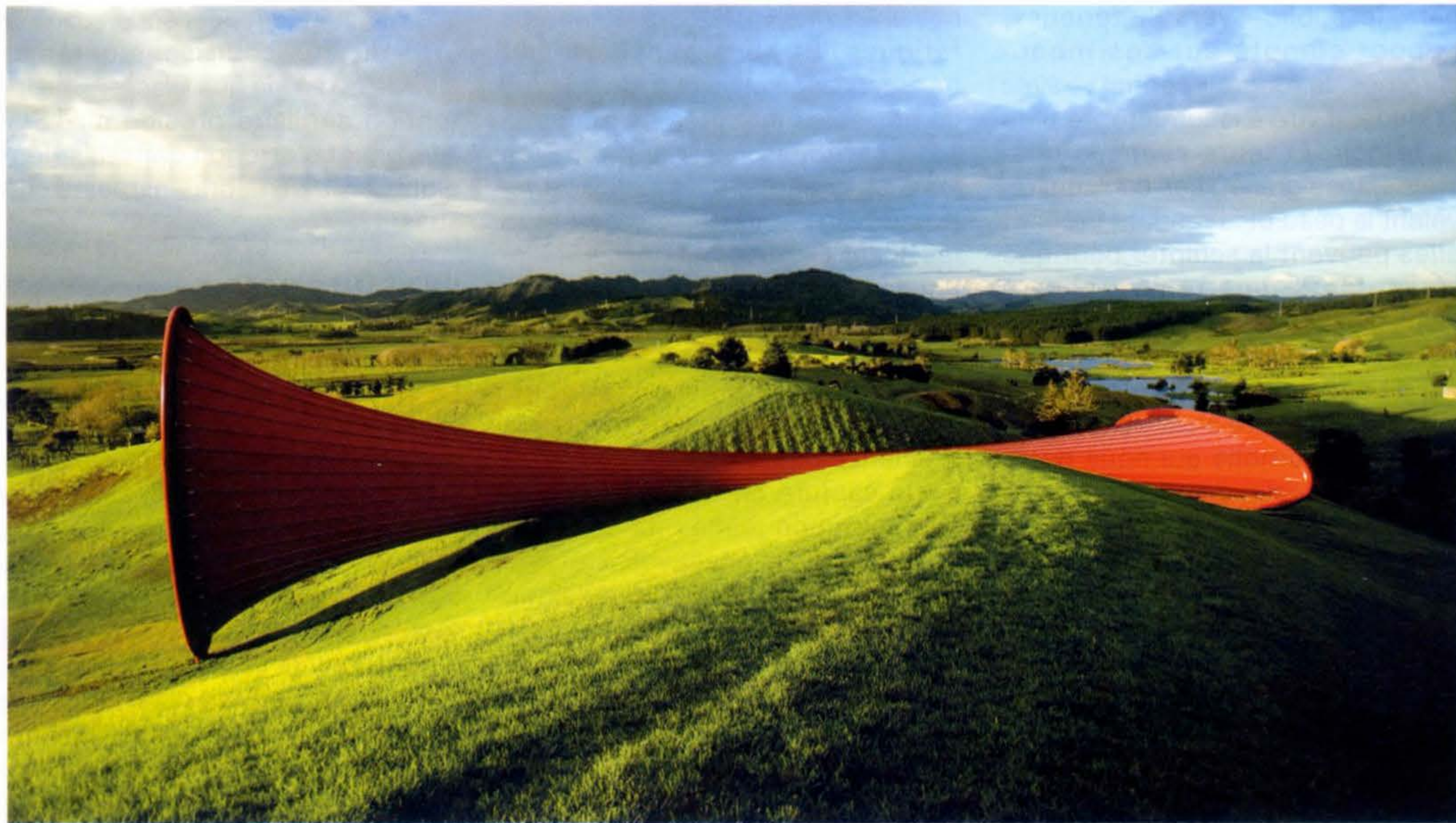
Ci-dessous/below:

« Sky Mirror, Red ». 2007.

Acier inoxydable. 290 x 290 x 146 cm.

Stainless steel





avec *Laboratory for a New Model of the Universe*. Il se sert de *Descension* et de la série des *Cubes* vides troués de canaux – qui semblent scanner nos orifices et nos viscères – pour nous faire ressentir le creux, le vide, le néant. Vivre un autre monde en doublure du monde : au-delà du sensible, du visible, du représentable.

Les *formlessness* et les *destructive happenings*, aujourd'hui exposés, habitent les délices géométriques et naturels de Versailles : ils sont ici,

De haut en bas / from top:

« Dismemberment, Site I ». 2009
25 x 84 m. PVC et acier. PVC and steel
The Farm, Kaipara Bay, Nouvelle Zélande
(Ph. Jos Wheeler). PVC and steel
« Stick Men I-X ». Ciment.
(Ph. D. Morgan). Cement

à Versailles, de tout temps et maintenant. Kapoor accentue et raccourcit à la fois les distances. À nous de bâtir des passerelles, des empathies, des liens. Jusqu'à ce que toute distance s'efface et que l'effrayant avec le sensuel deviennent palpables : une halte poétique. Cette étreinte ne rejette pas Versailles, elle nous invite à l'appréhender de l'intérieur. ■

(1) Cf. artpress n°378, mai 2011, l'article de Richard Leydier (ndlr).

(2) *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil, 1980.

Julia Kristeva est écrivain et psychanalyste. Derniers livres publiés : *Pulsions du temps* (essai, Fayard, 2013) ; *L'Horloge enchantée* (roman, Fayard, 2015). Et un recueil d'entretiens, artpress, coll. Les grands entretiens, 2015.

His work was last seen in Paris in 2011 at the Grand Palais as part of the Monumenta series (1). Now it's Versailles' turn to host an installation of his work in the gardens. Kapoor has responded to the perspectives of André Le Nôtre, to his fountains and pièces d'eau, to the marble statues and mirrors of the Galerie des Glaces, with an exuberant, cosmic exhibition overflowing with energy. Julia Kristeva, who spoke with him on this occasion, shares her analysis of a body of work infused with abjection and horror (and it so happens that "Versailles at the dawn of the Enlightenment" features prominently in her new novel, *L'Horloge enchantée*). From June 9-November 1, curated by Alfred Pacquement.

In a stubborn process of formation and deformation, Anish Kapoor makes "uncertain objects," fragments and in-betweens, cubes full of holes and empty mirrors, dismemberments and destructive happenings. His intention is to be "pregnant" with something like cosmic expansion; his ambition is "to create something totally terrifying" and "make people forget the overvalued hand of the artist," because "the key resides in the intention."

But his monumental piece *Leviathan*, shown at the Grand Palais in 2011, didn't scare me at all. Rather I felt diluted, swallowed, absorbed into the translucent membranes of a swollen uterus. An embryo, fetus, overdue baby? Jonah? Job? Pinocchio?

That's when I met Kapoor. All the specters awakened by his installations were contained within this artist who thinks with his eyes and flesh. Anish abolishes frameworks and bends constraints. Kapoor is generous and totally self-absorbed. He mentioned, among others, my essay on abjection in contemporary art, emphasizing, with his thin smile, how much he disliked the abstract, the conceptual, the narrative and theatrical... Our encounter is ongoing. At Versailles we picked up where we left off.

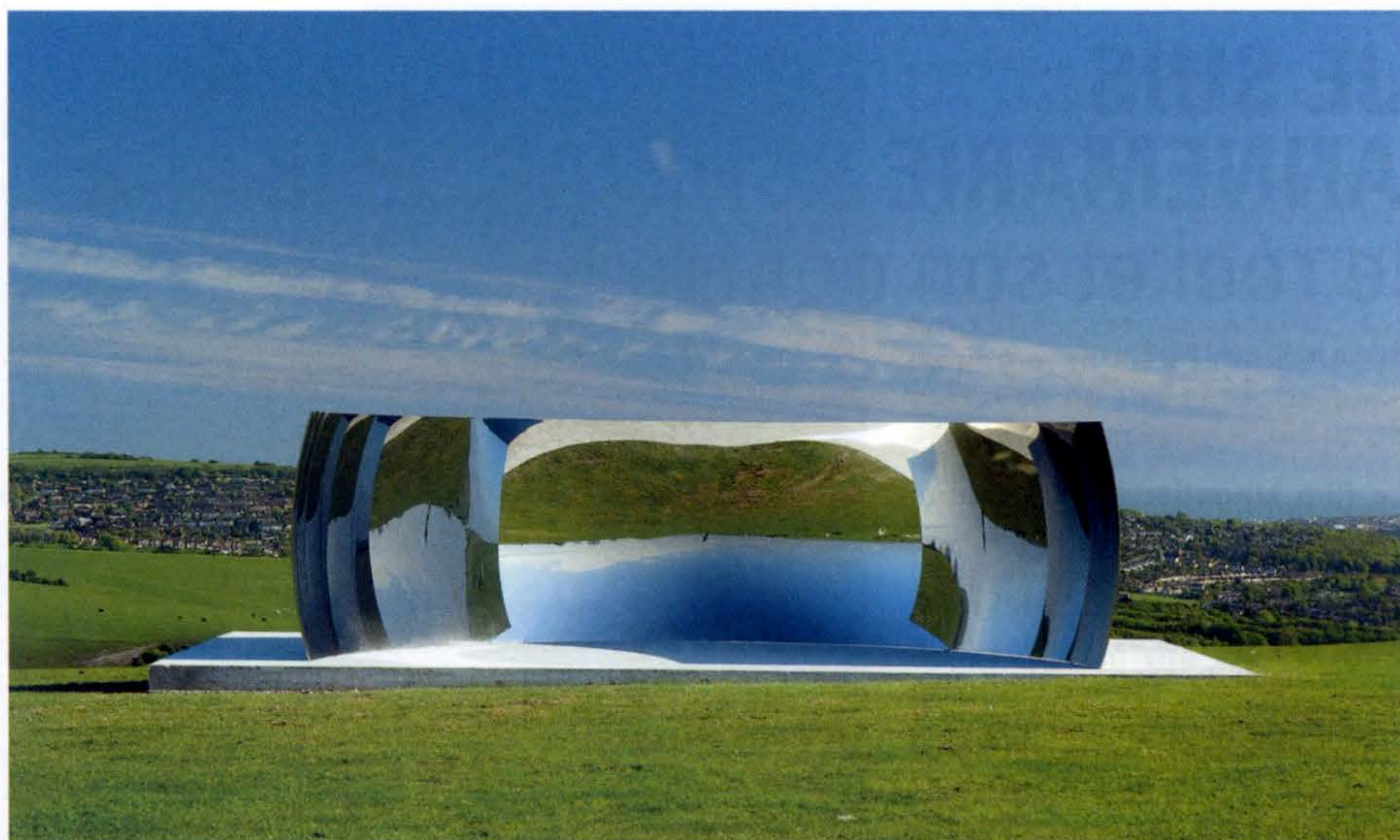
A PRIMAL SCENE

Ah, Versailles... that "great word, rusty and soft" that provoked Proust's jealous melancholy, that "enchanted island... vast and mathematical, rational and channelled" celebrated by Philippe Sollers... In my eyes, to my way of understanding it, in taking over this site Kapoor staged a primal scene. A "chaste and hideous" coupling (Lautréamont) greets the visitor/participant. An exuberant expenditure of energy, the furious affinity of life and death, gestation at the very heart of carnage: this exhibition slams and wounds us but doesn't beat us up. It is terrifying, in a way, because Kapoor does not renounce the powers of horror. But this hymen, violently provocative because it is desired, pulses with private avowals; it lays out deep secrets and aspires to a sublime encounter. Versailles, that sumptuous concentration of power and taste "à la française," finds itself agitated and questioned. We are invited to untangle the thread connecting our cultural and political history with the modernity at its most brusque. So that this fa-





De gauche à droite / from left:
Claude-Siméon Passemant. Pendule
astronomique, 1749, château
de Versailles (en couverture du livre
de J. Kristeva). *The Passemant astronomic
clock (on the cover of J. Kristeva's novel)*
«C-Curve». 2007. Acier inoxydable.
2,2 x 7,7 x 3 m. The Chattri,
South Downs, Brighton Festival,
2009. (Ph. C. Morgan).
Stainless steel



Kapoor uses monochromes, especially red, which is “central,” the yellow that turns into light, blue and black. And their shades, a creamy gray and garnet pink. These colors show skin and make it unreal; they can sculpt the flesh into “uncertain objects” “swallowed up by being.” Space empties; the eye of the beholder fills it with an unbearable intimacy. Here History is a charnel experience that takes us first to solitude and then, finally, reconciliation.

A DIRTY INTERIORITY

Kapoor issues a sly challenge to Le Nôtre (1613-1700), that genius “whose only aim was to help nature” (as the Duc de Saint-Simon put it): the Tapis Vert running from the Parterre d'Eau to the Bassin d'Apollon, now a *Dirty Corner*? Broken columns, rubble and ruins, and a giant horn opening its rapacious mouth toward us. Does this dirty tube aspire to siphon off the finely reasoned geometry? The breathless throat. Insatiable ear. An orifice in a state of excitement, male or female, front or behind? The eye of a movie camera, perhaps, with a mistake in color, red instead of the usual black.

Certainly an antenna, bending the infinite with meaning and meaninglessness, into a curve extending toward us, the shapeless flesh of weary walkers. Calling us to a physical transcendence, at the very bottom of the ruins of our dirty interiority.

My favorite stations on this *via dolorosa* are the giant lenses, the two *Sky Mirrors* in front of the Parterre d'Eau and the fascinating *C-Curve* that close off the infinity of light in the presence of the

NOW. I love this vertical time that does not pass and that only human beings possess, as Albert Einstein noted, disappointed that science knew nothing of it.

I recently discovered the first such capture of the expansion of the cosmos in a timepiece made by human beings, a fabulous clock kept in Louis XV's Cabinet des Pendules. In 1749, at the Academy of Sciences, the astronomer and engineer Claude Siméon Passemant (1702-1769) presented his “astronomical clock” programmed to keep “universal time” until the year 9999. In fact, I made it the heroine of my novel, *L'Horloge enchantée*. In the Kabbala the number 9999 refers to the coming together of masculine and feminine, and also the end, the Apocalypse. Just as the Ancien Régime was beginning to collapse, like our world today, Passemant's android automaton (a figure with no arms or legs!) refolded the infinity of cosmic time and brought it down to the present of ceremonial courtiers in the Galerie des Glaces. There is a similar intention in *Sky Mirrors* and the rounding of the splendid Curve, which also lacks arms and legs.

A PALPABLE NOTHINGNESS

Next to the Bassin d'Apollon, before the Grand Canal, visitors run into *Vortex*. Here the vertigo goes underground, since this is nothing but an open, empty grave. Its dimensions are determined by the invisible, the void, that which lacks breadth. A questioning shared by the physicist Émilie du Châtelet (1710-1749), another heroine in my novel. This feminist icon mused over the na-

ture of a substance she called “fire,” a “strange material” because it “lacked breadth” and was endowed with “passive energy.” Modern scientists would understand this as a reference to dark matter and dark energy, concepts also referenced by Kapoor in his *Laboratory for a New Model of the Universe*. *Descension* and the series of empty cubes pierced by channels—pieces that seem to scan our orifices and viscera—are meant to make us feel the hollowness, emptiness and nothingness. To make us experience another world that is the double of our world, beyond the sensible, visible and representable.

Kapoor's formlessnesses and destructive happenings, now on exhibit, easily inhabit Versailles' geometric and natural delights. They are here, in Versailles, now and forever. Kapoor accentuates and shortens distance simultaneously. It's up to us, now, to build the bridges, the empathies, the connections. Until the distances fade away and the terrifying and sensory both become palpable in a poetic pause. That embrace does not reject Versailles; it invites us to apprehend it from the inside. ■

Translation, L-S Torgoff

(1) See the article by Richard Leydier in *artpress* 378, May 2011.

(2) *Pouvoirs de l'horreur*, Seuil, 1980.

Julia Kristeva is a writer and a psychoanalyst. Her latest books include *Pulsions du temps* (essay, Fayard, 2013), *L'Horloge enchantée* (novel, Fayard, 2015) and *Julia Kristeva* (artpress, *Les grands entretiens*, 2015).

mous “identity” may not be a bogeyman for French fundamentalists and remain instead “a big question mark,” tirelessly interrogated.

BLOOD AT THE JEU DE PAUME

Shooting into the Corner, installed in a room at the Jeu de Paume (the tennis court) where French democracy was born, reveals Kapoor's historic intention: to make palpable murder, execution, death's seepage throughout life. Without making any political or moral judgments. The Revolution, the Terror, civil wars and then world wars, the Holocaust, religious and ethnic massacres—modernity has never stopped bleeding. That needs to be remembered; it causes unease, so we suppress it. Between two white walls the grainy liquid spattered in a corner boils like a hemorrhage that no politics could staunch. Or perhaps it is palpitating, living flesh, a flayed piece of skin, a violated vulva, decaying flesh, placentas, menstrual blood or flowers... There is not a single woman in Jacques-Louis David's *The Tennis Court Oath*. It was about time that the feminine enter here, that it exploded. Paint is used to sculpt the in-betweens. To push visitors “inward,”